



Réception de Paul Emond

DISCOURS DE PAUL EMOND

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 20 OCTOBRE 2012

Merci infiniment, cher Gabriel, pour ce portrait bien flatteur d'un bricoleur de théâtre et de récits. Que se promènent dans ces textes des personnages de mystificateurs et de fumistes n'est sans doute pas étranger à mon questionnement parfois dubitatif sur mon propre statut d'écrivain. Et voilà, cependant, que m'est offert le beau privilège d'être membre de l'académie ! Au seuil d'un de ses romans, Vladislav Vančura, un auteur pragois qui m'est cher, rappelle qu'il y a « toute sorte d'extravagances disséminées au gré du hasard¹ ». Celle-ci en est une qui m'émerveille au plus haut point.

Comment ne pas dire mon plaisir d'être accueilli par l'ami prêtre et écrivain avec lequel le non-croyant que je suis a l'avantage de poursuivre régulièrement un libre dialogue, par le frontalier — comme il se définit lui-même — entre l'actualité, la littérature et la Bible ? Adalbert Stifter, cet autre romancier que je relis souvent, invitait à « saisir l'ineffable animant les choses présentes² ». C'est là un des programmes les plus stimulants de la littérature ; j'en admire la mise en œuvre dans chacun des livres signé par Gabriel Ringlet. Un grand souffle spirituel et poétique les traverse, en quête de ce qui transcende l'actualité toujours sensible qui s'y trouve évoquée.

Merci également d'avoir, dans cet accueil, associé à ma personne celle de Maja, ma compagne de tant d'années. Sans le grand art de ses collages, sans

¹ Vladislav Vančura, *Marketa Lazarova*, traduit du tchèque par Milena Braud, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1993, p. 23.

² Adalbert Stifter, *L'arrière été*, traduit de l'allemand par Marine Keyzer, Paris, Gallimard, 2000, p. 265.

l'exigeante *intranquillité* — pour reprendre le beau mot du livre majeur de Fernando Pessoa —, dont elle fait preuve dans notre constant tête-à-tête sur nos démarches respectives, sans sa culture enracinée dans le foisonnement artistique de l'Europe centrale, je n'aurais guère, c'est l'évidence, emprunté que des chemins au décor bien plus banal.

Chères consœurs et chers confrères qui me faites l'honneur de me recevoir parmi vous, chers amis,

Paul Willems, que j'ai toujours considéré comme mon initiateur en écriture, était de notre académie un membre éminent. Son attention, les longues conversations que j'ai pu partager avec lui, ses lectures critiques de mes premiers textes m'ont offert la clé qui ouvre la porte du domaine enchanté. Au théâtre, il a inventé une langue dramatique d'une totale originalité. Ses pièces, aussi bien que ses romans et ses récits, portent un monde au rayonnement magique et ont fait dire qu'il était le dernier descendant du grand romantisme allemand. Je tenais, en cette circonstance, à rappeler l'immense écrivain qu'il était.

Je n'ai pas eu la chance de connaître Lucien Guissard auquel je succède. Celui qui vient de me recevoir fut, par contre, son étudiant, son assistant et son successeur à l'université ; dans l'ouvrage collectif publié par ses soins pour l'éméritat de son maître, il a mené le long entretien qui représente de celui-ci, comme l'a dit notre confrère Yves Namur, un véritable « testament spirituel³ ». Mon parrain d'aujourd'hui aurait donc été bien plus qualifié pour évoquer mon prédécesseur. On jugera de l'inconfort de ma situation. « Si tu n'as qu'un pied pour danser, ne te hasarde pas au centre de la piste⁴ », écrivait mon ami, le poète Alexis Gayo. Mais pour avoir vécu depuis plusieurs mois en compagnie de l'œuvre de Lucien Guissard, pour avoir découvert l'impressionnante personnalité de celui-ci, je tenterai au moins de faire entendre la profonde estime que l'une et l'autre m'inspirent.

³ Yves Namur, *Réception de Gabriel Ringlet. Séance publique du 26 septembre 2009*. (En ligne). Bruxelles, Académie de langue et de littérature française de Belgique, 2009. Disponible sur www.arlfb.be, p. 8.

⁴ Alexis Gayo, *Fumée blanche, fumée noire*, Genappe, Le Temps suspendu, 1973, p. 36.

Rappelons-nous. Lucien Guissard est né en 1919, dans le petit village de Mousny, au cœur de l'Ardenne. Rien ne prépare au parcours qui sera le sien l'aîné de dix enfants d'une famille de petits agriculteurs. Mais il est remarqué dès l'école primaire, ses frais de scolarité sont pris en charge par l'Église et il peut faire en internat, loin de chez lui, des humanités classiques. La vocation religieuse, venue, confie-t-il, comme « un désir qui mûrit et qui va doucement vers l'assentiment⁵ » l'amène bientôt à choisir la congrégation des assomptionnistes. Elle est « assez accueillante pour tolérer un tempérament farouche et rétractile ; on y entretient une ambiance (...) de simplicité, de familiarité un peu plébéienne. L'Église a aussi ses " grandes familles ", son aristocratie monastique ; ce n'est pas mon monde ; il faut de tout pour faire l'Église⁶ ». Ces mots dessinent déjà le personnage.

Après ses études de théologie à Saint-Gérard, il est ordonné prêtre en 1943. Ses supérieurs l'envoient obtenir à Louvain un diplôme de sciences politiques et sociales. Puis, il se retrouve brièvement à Rome, assez cependant pour se découvrir à l'égard de l'Italie, des paysages méditerranéens et de la culture antique une passion qui ne le quittera jamais. On l'installe bientôt à Paris. Le groupe de presse Bayard étant propriété des assomptionnistes, le voici à la rédaction du journal *La Croix*. « Rien, absolument rien, ne me désignait pour cette affectation dont l'obéissance religieuse a seule décidé. » « Religieux journaliste, c'est mon identité. Carte professionnelle n° 3122. » Avec humour, il ajoute : « La carte ne connaît que le journaliste⁷. » Il sera de ceux qui sortiront *La Croix* de son dogmatisme pour en faire un journal d'information moderne malgré, écrira-t-il, « le handicap idéologique qu'il porte par vocation⁸ ». Plus tard, pendant plusieurs années, il assurera même la rédaction en chef du quotidien.

Il est d'abord rédacteur aux informations économiques et sociales. *Catholicisme et Progrès social*, son premier livre, puis un volume sur le personnalisme d'Emmanuel Mounier, se feront l'écho de cet engagement dans les débats de société.

⁵ Gabriel Ringlet et Lucien Guissard, « Géographie. Chemins d'exode et de fraternité », *La Puce et les Lions*, De Boeck Université, Bruxelles, 1988, p. 33.

⁶ Lucien Guissard, *Histoire d'une migration*, Paris, Desclée De Brouwer, 1979, p. 49.

⁷ Lucien Guissard, *Le Temps d'être homme*, Paris, Flammarion, 1990, p. 79.

⁸ *Ibidem*, p. 78.

Dès 1955, il est chargé du feuilleton littéraire du journal. Il le tiendra pendant cinquante ans. Soit plus de deux mille chroniques hebdomadaires, sans compter sa participation à de nombreuses revues. On croirait entendre encore crépiter sa machine à écrire... Très vite, le milieu littéraire parisien, des mondanités duquel il restera toujours à l'écart, a pour ses articles la plus grande attention. Le « liseur professionnel » — ainsi se nommera-t-il — dira avoir lu plus de quinze mille livres. *Ecrits en notre temps*, qu'il publie en 1961, analyse la dimension sociale et spirituelle de l'œuvre d'une dizaine d'écrivains majeurs de l'époque. Puis, en 1969, c'est *Littérature et Pensée chrétienne*, où il interroge ce qui se brasse entre tradition et modernité, ainsi que la place des écrivains d'inspiration chrétienne dans le contexte littéraire et philosophique mouvementé de l'après-guerre et des années soixante.

Il lui reste à écrire ses plus beaux livres. Une digue se rompt, l'oiseleur se métamorphose en oiseau. Lucien Guissard ne se contentera plus d'observer comment les autres racontent, il racontera lui aussi. Une veine autobiographique renouvelle son écriture et la dote d'une surprenante liberté. Deux ouvrages essentiels verront le jour à dix ans d'intervalle : *Histoire d'une migration*, peut-être son plus texte le plus accompli, où il confie son itinéraire dans le monde et, plus encore, le parcours intérieur qui lui a correspondu ; et *Le Temps d'être homme*, où de longues réflexions élargissent encore ce témoignage. Un troisième texte plus court, le vibrant *Le Vieil Homme et la Rivière*, paraîtra en 1999.

Comme en écho, il s'engage dans la fiction. Les nouvelles des *Chemins de la nuit* font de l'intensité de la rencontre un de leurs thèmes essentiels. « Ne parle pas trop, dira un instituteur devenu berger à l'exilé politique qu'il recueille un soir. Quand on a reçu le vent, cela se voit sur le visage⁹. » C'est que de tels êtres ont pris des chemins de traverse pour avoir connu, commente l'auteur, « l'apprentissage des paroles qui tombent d'épuisement¹⁰ ». Il leur reste le refuge de l'ombre. « Il n'y allait jamais du temps de ces exploits, est-il dit à propos d'un autre personnage ; il découvrait une nuit qui n'est pas ténèbres¹¹. » Là nous mène le récit de ces fragiles itinéraires, à proximité d'une aube qui va naître.

⁹ Lucien Guissard, *Les Chemins de la nuit*, Paris, Le Centurion, 1985, p. 194.

¹⁰ *Ibidem*, p. 191.

¹¹ *Ibidem*, p. 210.

Dans le long roman *La Ressemblance* qu'il publie ensuite et dont le narrateur lui ressemble comme un frère, se développe, parmi d'autres sujets, un ambitieux projet imaginaire : superposer à travers l'espace et le temps deux figures remarquables : dans l'antique Ionie, une jeune fille ayant servi de modèle à une mosaïque ; dans un village ardennais d'aujourd'hui, une vieille femme à laquelle l'auteur a donné bien des traits de sa propre mère. Une façon très suggestive de rappeler que l'une et l'autre régions appartenaient au même grand empire ; que la même culture gréco-romaine y a régné, cette culture dont l'auteur d'*Histoire d'une migration* était si profondément imprégné qu'il s'était découvert en lui un « double méditerranéen¹² ».

Sur un ton tout aussi personnel, il évoquera encore ces mêmes sources culturelles et spirituelles dans *Les Promesses de la mer*, récit de voyage et de méditation. Quant à son dernier livre, il le consacrera en 1999 à l'histoire et au présent de son ordre religieux. Geste de fidélité et de reconnaissance : « Mais qui, sinon ma Congrégation, a fait de moi un “ écrivain ” ? Qui, sinon l'Église¹³ ? », s'était-il demandé bien des années plus tôt.

Le journalisme, Lucien Guissard assure l'avoir pratiqué, « avec la ferveur d'une deuxième vocation¹⁴ ».

Rude apprentissage pour celui qui sortait, je reprends encore ses mots, du « vase clos d'un catholicisme formé à serrer les rangs et à se croire immuable¹⁵ ». « Candide, écrit-il en une image suggestive, était entré dans la tour de Babel, la fleur à la plume. Il ne se doutait pas que c'était Babel, modèle perfectionné, labyrinthe, officine d'explosifs (...)»¹⁶. » Un épisode dont il tirera leçon : en 1956, Mauriac, dans son *Bloc-notes*, a sur l'école libre un avis qui n'est pas celui de *La Croix*. Imprudemment sans doute, notre journaliste traite l'écrivain de « sophiste ». Celui-ci, piqué au vif, d'une plume aussi acerbe que talentueuse, répond au « révérend Père » qu'il va lui « retrousser la soutane¹⁷ » et énumère les prises de

¹² Lucien Guissard, *Les Promesses de la mer*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993, p. 144.

¹³ *Le Temps d'être homme*, *op. cit.*, p. 202.

¹⁴ *Ibidem*, p. 89.

¹⁵ *Ibidem*, p. 20.

¹⁶ *Histoire d'une migration*, *op. cit.*, p. 83.

¹⁷ « Géographie. Chemins d'exode et de fraternité », *La Puce et les Lions*, *op. cit.*, p. 28.

positions peu glorieuses de *La Croix* par le passé. Le jeune « révérend Père » se le tiendra pour dit... Par la suite, les relations entre les deux hommes se feront, d'ailleurs, très cordiales.

Remarquable est l'ouverture d'esprit dont, sans déroger à ses convictions, Lucien Guissard fait preuve face à l'évolution rapide des mentalités. Tout aussi remarquable est la réflexion permanente que, des années durant, il mène sur la pratique même de son métier. Précepte fondamental : « Il faut faire du journalisme en jugeant le journalisme, en se jugeant soi-même¹⁸ ». Les deux chapitres sur l'information que contient *Le Temps d'être homme* seraient à méditer, aujourd'hui plus encore qu'hier, par tous ceux qui ont pour profession de traiter ce qu'il appelle le « Minotaure dévorant et perfide qui se nomme l'actualité¹⁹ ». Tout y est dit sur la puissance du mythe que celle-ci représente, sur la tyrannie du nouveau, sur le mimétisme des organes de presse ; sur la nécessité d'une transmission contrôlée et accessible de l'information ; et, plus encore, sur l'éthique indispensable à ceux qui en ont la charge. Attentif également aux accointances nombreuses que présentent narration journalistique et narration romanesque, Lucien Guissard ouvre, ce faisant, un champ de recherche passionnant. Il l'arpentera lui-même dans plusieurs enseignements, en France, aux États-Unis, en Amérique de Sud, de même qu'au département de Communication sociale de l'Université de Louvain, où il sera titulaire du cours « Littérature et journalisme ».

La littérature, revenons-y. Et d'abord au « lecteur professionnel » qui l'a commentée si longtemps. Quand il débute à *La Croix*, l'essentiel de son bagage littéraire est encore, de par sa formation, tourné vers le passé. Il lui faut donc, comme il l'expliquera avec une douce ironie, « déchirer les bandelettes et se libérer du culte des morts. » Ce qui sera fait sans délai, même si le goût des classiques ne le quittera jamais, bien au contraire. « Parmi les morts, il y avait aussi une conception frénétiquement moralisante de la critique, pratiquée dans le milieu catholique et encore dans les années 50²⁰ ». On devine le grand pas de côté tout aussi rapidement effectué. Toujours, cependant, lui importera de faire entendre le lieu d'où il parle.

¹⁸ *Le Temps d'être homme*, op. cit. p. 78.

¹⁹ Lucien Guissard, *Ecrits en notre temps*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1961, p. 283.

²⁰ Lucien Guissard, « L'Expérience de la littérature », *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature françaises*, Tome LXIX, n° 1-2, Bruxelles, Palais des Académies, 1991, p. 59.

« Qu'avez-vous à dire qui soit audible par tous mais qui soit de vous²¹ ? » : à cette question qu'il adresse un jour à d'autres chrétiens, il répond pour son compte sans ambiguïté, rappelant le précepte de Montaigne : « avoir en toute occasion des opinions qui soient vraiment de lui²² ». Ce qu'il écrira de la littérature de son temps s'affirmera comme parole d'un croyant, curieux et ouvert, à la recherche « des points de passage entre l'autre et moi-même²³ ».

À plusieurs reprises également, il affirmera la nécessité pour le critique d'avoir un style immédiatement reconnaissable. « Sans quoi, prévient-il, on avancerait couleur de grisaille, sans visibilité pour autrui, (...) et on retomberait dans un syncrétisme, remarquable seulement par sa bonne volonté, une sorte d'œcuménisme mou ; il faut s'exercer à être soi-même, par une transparence, un ton, une voix²⁴. »

Lui importe, dans toute œuvre qu'il aborde, la façon dont elle se présente en témoin de son temps, dont elle éclaire l'homme d'aujourd'hui, « l'homme dans tous ses états²⁵ », précise-t-il ; lui importe tout autant, sinon plus, d'y découvrir en quoi et comment cette œuvre est un lieu privilégié d'expression du spirituel. Il pratiquera ainsi ce que l'on appelait alors une « critique d'interprétation », dans la lignée des grands critiques chrétiens que furent Albert Béguin ou Pierre-Henri Simon, avec la volonté « proche du parti pris, encouragée par la littérature elle-même, de lire dans les livres autre chose que la littérature²⁶ ».

Une recherche du sens, donc, délibérée, puisque, ne cessera-t-il de répéter, « la littérature est une prodigieuse école de la question²⁷ ». Mais une recherche qui toujours saura se démarquer d'autres lectures où bien trop vite, on se contente d'extraire le contenu « et la littérature tombe comme un revêtement sans intérêt reconnu²⁸ ». Car le passionné trop le fait littéraire lui-même, la richesse des univers, la chair des mots, la force des constructions narratives. Car il sait, en grand lecteur, qu'une œuvre de qualité ne se réduit jamais à une signification

²¹ *Ibidem*, p. 185.

²² *Le Temps d'être homme, op. cit.*, p. 214.

²³ « L'expérience de la littérature », *op. cit.*, p. 61.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ *Ibidem*, p. 154.

²⁶ « L'Expérience de la littérature », *op. cit.*, p. 60.

²⁷ *Histoire d'une migration, op. cit.* p. 250.

²⁸ Lucien Guissard, *Littérature et Pensée chrétienne*, Paris, Casterman, 1969, p. 201.

univoque, que le sens est toujours, « problématique²⁹ », voire que la principale caractéristique de la littérature, comme le rappelle aujourd'hui encore un Enrique Vila-Matas, est « d'échapper à toute détermination essentielle, à toute affirmation qui la stabilise³⁰ ». Découvrant qu'un autre critique a écrit, très amicalement d'ailleurs, que le Père Guissard utilise « une grille de lecture chrétienne³¹ », il ne proteste pas vraiment mais fait entendre que, si l'on tient à parler de « grille de lecture », alors la sienne a « vocation à s'ouvrir³² », et ce pour approcher au mieux le fabuleux qui imprègne le cœur du romanesque et du poétique. Ce terme « fabuleux », il se plaît d'ailleurs à le nommer « avec gourmandise et gratitude³³ ».

Une grille qui a « vocation à s'ouvrir » ! Est-ce donc encore une grille ? Goûtez, je vous prie, cher amis, la pointe d'humour qui habite une telle expression. Un humour, ou une ironie discrète, souvent au rendez-vous, quand on le lit avec attention. De même, d'ailleurs, que le regard sceptique qu'il porte sur tout prosélytisme, d'où qu'il vienne. Je m'en voudrais aussi de figer mon prédécesseur dans sa seule stature intellectuelle : l'homme aimait trop pour cela, j'énumère dans le désordre, le western, le football, le jazz, le whisky, les bonnes tables — à commencer par celles qu'offre la cuisine italienne traditionnelle, tels « la vraie *pasta* et un morceau de véritable *arrosto*³⁴ », nous confie-t-il, dans *Le Temps d'être homme*, au détour d'un chapitre consacré, pourtant, à l'état actuel de l'Église...

Ses auteurs de prédilection ? Certes, les grands écrivains déjà accomplis lorsqu'il débute, les Green, Mauriac, Malraux ou Saint-John Perse. Et puis Buzatti, Gracq et, plus encore, Yourcenar. D'autres voix, qu'il découvrira, chemin faisant. Tel Jean Cayrol, à propos duquel nous aurions été, Lucien Guissard et moi-même, en parfaite connivence ; ou Jean Sullivan, le prêtre et romancier qui fut son ami : de la

²⁹ *Le Temps d'être un homme*, *op. cit.* p. 132.

³⁰ Enrique Vila-Matas, *Docteur Pasavento*, traduit de l'espagnol par André Gabastou, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2006, p. 20.

³¹ François Nourissier, « Une histoire d'amour », *La Puce et les Lions*, *op. cit.*, p. 152.

³² Lucien Guissard, « Discours de M. Lucien Guissard », *Séance publique du 20 juin 1987*, Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature françaises, Tome LXV, n° 2, Bruxelles, Palais des Académies, 1987, p. 112.

³³ « L'Expérience de la littérature », *op. cit.*, p. 57.

³⁴ *Le Temps d'être homme*, *op. cit.*, p. 195.

littérature d'inspiration chrétienne, Guissard dira qu'avec les nouvelles générations, « la foi prend des chemins de traverse³⁵ » ; ou encore Le Clézio, dont il applaudit l'apparition et l'immense qualité de conteur. S'il est peu sensible au nouveau roman — il reconnaît cependant du talent à Robbe-Grillet et salue le grand écrivain qu'est Claude Simon —, s'il est moins sensible encore au remue-ménage expérimental des années soixante et septante, son évolution à l'égard des « chantres du nihilisme et de la néantisation³⁶ », comme d'autres ont été jusqu'à les nommer, est le plus bel exemple du questionnement qu'il n'a cessé de s'imposer ; Beckett, Ionesco, Cioran ont d'abord rebuté totalement le jeune critique ; « le temps est venu ensuite où je sus écouter d'une autre oreille. », dira-t-il plus tard ; et il ajoutera — parole rare et qui mérite salut et grand respect : « Je dois beaucoup d'excuses à Beckett³⁷. »

Il a lu tant de livres, le « critique au long cours³⁸ », comme il se nommait aussi ; il n'a pourtant jamais cessé de s'émerveiller chaque fois qu'une œuvre de talent se présentait à lui. « Le Père Guissard a été et reste l'honneur de notre métier³⁹ », a écrit Charles Le Quintrec, qui fut longtemps critique littéraire à Ouest-France.

« Un jour de septembre, le pays s'éloigna⁴⁰. » Ainsi commence *Histoire d'une migration*. D'emblée est soulignée la marque indélébile provoquée par la séparation. D'avec la famille tant aimée, dont il dit très sobrement la pauvreté extrême. D'avec le village natal, qu'en son for intérieur il nomme le « pays de l'ortie blanche ». À ces origines qui ont façonné, je le cite, « l'être pudique, taciturne, rude d'écorce et vulnérable⁴¹ », il reste indéfectiblement fidèle. La terre d'Ardenne est son paysage intérieur essentiel, une Ardenne presque philosophique

³⁵ *Le Temps d'être homme*, *op. cit.*, p. 150.

³⁶ Marcel Lobet, « Réception de M. Lucien Guissard », *Séance publique du 20 juin 1987*, *op. cit.*, p. 99.

³⁷ *La Puce et les Lions*, *op. cit.* p. 70.

³⁸ « L'expérience de la littérature », *op. cit.*, p. 68.

³⁹ Charles Le Quintrec, « Un beau métier », dans Gabriel Ringlet et Lucien Guissard, *La Puce et les Lions*, *op. cit.*, p. 131.

⁴⁰ *Histoire d'une migration*, *op. cit.*, p. 13.

⁴¹ *Ibidem*, p. 14.

qu'il transportera, écrit Gabriel Ringlet, « dans un vase d'argile tout au long de sa migration⁴² ».

Il serait passionnant de montrer dans le détail comment un tel attachement est si souvent présenté, à travers toute l'œuvre, comme le fil d'Ariane qui, en même temps que la foi religieuse et une solide formation classique, permet de ne pas se perdre dans l'exploration du « labyrinthe du monde ». Cette expression « labyrinthe du monde », Guissard l'emprunte à Marguerite Yourcenar et à Comenius, le grand humaniste tchèque ; il insiste particulièrement sur la façon dont elle résonne en lui, pour faire entendre, dit-il, « la difficulté de voir clair et de trouver l'issue⁴³ ».

« Rien de ce qui est humain ne nous épargne le labyrinthe (...) », écrit-il encore. « La littérature n'est jamais qu'une attestation de ce qui me touche au plus profond : le formidable inachèvement de l'esprit, le désordre du monde⁴⁴. »

D'autres images tout aussi chargées de références classiques et mythologiques prennent le relai pour décrire cette quête essentielle sur laquelle il ne cesse de méditer : ainsi évoque-t-il une « longue traversée du dedans », ou son « humble odyssée⁴⁵ », ou encore une navigation dans un monde menacé par « l'ouragan de l'incertain⁴⁶ ».

En partant de ces images, il serait aisé de décrire une géographie intime d'une grande richesse. On s'attacherait pour une part importante à l'itinéraire spirituel et intellectuel. On y verrait Lucien Guissard observer la mutation des mentalités, s'inquiéter (je le cite) du « parfum de musée⁴⁷ » qu'y prend de plus en plus la culture générale à laquelle l'avaient initié les humanités gréco-latines — « j'appartiens à une espèce en voie de disparition⁴⁸ », en arrivera-t-il même à dire — ; on le verrait aussi dialoguer avec des univers philosophiques qui ne sont pas les siens, s'interroger sur la place de l'Église dans le monde d'aujourd'hui, voire même, l'expression est très belle, « donner valeur à l'incertitude », ce qui « est une

⁴² Gabriel Ringlet, « Des rides sur les sables », dans *La Puce et les Lions*, *op. cit.*, p. 16.

⁴³ Lucien Guissard, *Les Promesses de la mer*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993, p. 113.

⁴⁴ *Le Temps d'être homme*, *op. cit.* p. 163.

⁴⁵ « Discours de M. Lucien Guissard », *op. cit.*, p. 113.

⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁷ *Le Temps d'être homme*, *op. cit.* p. 127.

⁴⁸ *Les Promesses de la mer*, *op. cit.*, p. 7.

condition de la quête la plus grave⁴⁹ ». On le suivrait également dans sa méditation sur ce qu'il nomme « le grand gisement de l'imaginaire du temps⁵⁰ », dans sa passion pour l'Histoire, la « discipline irremplaçable⁵¹ », dit-il. On énumérerait, de même, les signaux multiples, tant d'ordre spirituel que sensitif, voire sensuel, que lui adresse ce qu'il appelle « l'énigme du beau⁵² ». On détaillerait, par exemple, sa découverte enthousiaste dans la campagne grecque ou italienne, de « petits chemins pierreux qui ne mènent pas à Rome⁵³ » ou son ravissement en contemplant un visage de statue antique qui « scrute l'éternité⁵⁴ ».

Quelques lignes du *Temps d'être homme* évoquent excellemment ce qu'aura été ce beau voyage humain : « Le temps vient où j'entrevois, avec un calme bonheur, la fin du sentier qu'il a fallu tracer dans cette forêt, le tracer seul, sans professeurs, sans mode d'emploi de la louange et de la critique, peu confiant dans les béquilles doctrinaires, avec une table d'orientation qui ne sera jamais entièrement juste. On m'accordera, je l'espère, que l'homme d'Église, en ce territoire de mots sans lois générales, est aussi, autant qu'on puisse le revendiquer, un homme libre. Cela ne facilite pas la vie⁵⁵. »

C'est par un retour au pays natal que se termine le roman *La Ressemblance*, de même que le livre de voyage *Les Promesses de la mer*. C'est aussi par un retour au pays natal que se termine l'œuvre autobiographique. L'Ithaque de Lucien Guissard n'est pas entourée par la mer mais, non loin du village de Mousny, une eau s'écoule, celle de l'Ourthe, la rivière qui a baigné le décor de son enfance. En de très belles pages, *Le Vieil Homme et la Rivière* évoque une dernière fois la région qui lui est si chère, tout en y mêlant les réminiscences du voyageur. Laissons-lui les derniers mots : « La rivière, dans son petit univers champêtre, peut conduire l'esprit aussi loin et aussi haut que conduit la vue sur l'Océan Pacifique où j'ai cru contempler, un soir, l'image de l'infini, ou sur le paysage du Lac Majeur où j'ai

⁴⁹*Histoire d'une mutation, op. cit.*, p. 315.

⁵⁰*Les Promesses de la mer, op. cit.*, p. 34.

⁵¹*Ibidem*, p. 145.

⁵²*Ibidem*, p. 90.

⁵³*Ibidem*, p. 93.

⁵⁴*La Ressemblance, op. cit.*, p. 104.

⁵⁵*Le Temps d'être homme, op. cit.* p. 163.

passé des journées lumineuses, qui restent un bonheur pour la mémoire et pour le cœur⁵⁶. »

Copyright © 2012 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Paul Emond, *Réception de Paul Emond. Séance publique du 20 octobre 2012 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <www.arlfb.be>

⁵⁶ Lucien Guissard, *Le Vieil Homme et la Rivière*, Ortho, Éditions Eole, 1999, p. 7.